

## Le Prix littéraire de la Porte Dorée

Cap sur la 3<sup>e</sup> édition

Élisabeth Lesne

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/650>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.650](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.650)

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011

Pagination : 145-148

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

Élisabeth Lesne, « Le Prix littéraire de la Porte Dorée », *Hommes & migrations* [En ligne], 1292 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/650> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.650>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Le Prix littéraire de la Porte Dorée

Cap sur la 3<sup>e</sup> édition

Élisabeth Lesne

---

- 1 *“J’habite loin, à Tokyo, mais je reviens très souvent en France, qui est mon pays”, disait Michaël Ferrier lors de la cérémonie de remise. “La France est un pays complexe, contradictoire, explosif, en proie en ce moment à des mutations très importantes, et évidemment ça se traduit par des crispations, des frictions. C’est pourquoi je pense que l’organisation de ce prix, un prix jeune, est importante dans le contexte actuel.”*
- 2 Bien sûr, un lauréat dénigre rarement le prix qu’il vient de recevoir, mais ces propos confortent notre conviction : lorsqu’elle évoque l’immigration, la littérature le fait avec infiniment plus d’intelligence, de finesse, de subtilité, que la presse ou les hommes politiques.
- 3 Dans les huit titres de la sélection 2010-2011<sup>1</sup>, rien qui ne relève du simple témoignage. Pourtant, ces romans se font l’écho de toutes les questions qui agitent notre société : du débat sur l’identité nationale aux risques de l’islamophobie en passant par les tribulations des clandestins et la face méconnue des jeunes populations urbaines. Voilà pourquoi cette sélection fait sens, comme l’a souligné le jury présidé cette année par l’écrivain d’origine cubaine Eduardo Manet.

## Michaël Ferrier et ses fantômes, lauréat 2011

- 4 Dans *Sympathie pour le fantôme*<sup>2</sup>, Michaël Ferrier profite de sa position décentrée en Extrême-Orient pour aborder sous une forme romanesque la problématique de l’identité nationale qui, dit-il, *“a envahi tout l’espace public, pas seulement l’espace politique”*<sup>3</sup>. Et, *“au lieu de retourner l’identité nationale dans tous les sens, dans aucun sens, car personne ne sait la définir”*, disait Arlette Farge lors de la cérémonie, le narrateur de ce roman, professeur d’université à Tokyo et animateur d’une émission sur la France à la télé japonaise, parle de métissage et de diversité. Avec pour toile de fond Tokyola nuit et ses délices, la fac et ses mandarins, la beauté des Japonaises et des petits matins. Ce qui donne, pour citer à nouveau Arlette Farge, *“un livre merveilleux, original, drôle, ironique et sensible, à l’écriture aussi achevée que plurielle”*, qui tient à la fois du journal intime, du

pamphlet et du récit de voyage, tout en étant scandé par trois courtes biographies : celles d'Ambroise Vollard, de Jeanne Duval et d'Edmond Albius, enfant esclave de la Réunion qui découvrit le secret de la fécondation de la vanille.

- 5 Ces trois figures d'outre-mer choisies pour raconter la France illustrent ce que Michaël Ferrier disait le 26 mai : *“On entend souvent en France cette expression, que moi je n'aime pas, l'expression ‘ Français de souche’ (...), c'est d'une bêtise de bûche, c'est vraiment vouloir réduire la France à un moignon, un moignon assez improbable, d'ailleurs introuvable, moi j'aimerais bien qu'on parle de tous les Français, des Français de branches, des Français de feuilles, des Français de papier, parce que c'est avec des arbres qu'on fait du papier.”*
- 6 Cette conception de la France faite de brassage et de mélanges a particulièrement séduit la classe de seconde du lycée Charlemagne (Paris) qui participait cette année au jury (1 voix).

## La rentrée littéraire et notre troisième édition

- 7 Dans la profusion éditoriale de septembre, nous avons déjà repéré quelques titres<sup>4</sup> – sur lesquels nous reviendrons dans les prochains numéros et sur le site de la Cité – et remarqué une tendance dominante : la quête des origines, qu'elle soit centrée sur la figure paternelle ou maternelle. Certes, il n'est pas nécessaire d'avoir des parents venus d'ailleurs pour écrire sur ce thème, mais les écrivains susceptibles de faire partie de notre sélection ont l'avantage de nous faire voyager.
- 8 Dans *Un sujet français* (Albin Michel), Ali Magoudi, analyste et écrivain, respecte le souhait de son père : *“Ma vie est un véritable roman. Quand tu seras grand, je te la raconterai et tu l'écriras.”* Mais comment écrire, trente ans après sa mort, alors qu'il n'a presque rien raconté à son fils ? Pourquoi ce père, né en 1903 à Tiaret, a-t-il quitté l'Algérie ? Et que faisait-il en Pologne en 1942, quand il a rencontré sa mère, jeune Polonaise catholique de Varsovie ? Les archives familiales se limitant au contenu bien maigre d'une boîte à chaussures, Ali Magoudi se lance dans une enquête quasi policière, mais totalement obsessionnelle, dans laquelle il entraîne son lecteur, lui faisant partager ses égarements et ses craintes, la découverte des mains courantes concernant son père comme ses propres voyages en Pologne et en Algérie à la recherche de témoins. Une enquête inscrite dans l'Histoire, celle de la Deuxième Guerre et de l'époque où les Algériens étaient des “sujets français de droit local”.
- 9 Sur un tout autre ton, le Yazid de Boualem Sansal enchaîne aussi les découvertes sur sa famille dans *Rue Darwin* (Gallimard). Quand sa mère meurt dans un hôpital parisien, entouré de tous ses enfants (sauf un, qui a viré islamiste) accourus des quatre coins du monde, Yazid, le fils aîné, entend comme une voix venue de l'au-delà qui lui souffle : *“Va, retourne à la rue Darwin.”* C'est-à-dire la rue de son enfance, dans le quartier de Belcourt à Alger. Dans une sorte de “fantastique familial”, Yazid, le “dernier vivant de l'antique tribu”, retrouve le royaume où il est né, et dont sa grand-mère, la fabuleuse Lalla Sadia, était la reine du temps de la société coloniale. Mais c'est à Alger qu'il a vécu la guerre et l'indépendance, le pouvoir des généraux et des religieux. Un récit au style tour à tour lyrique et rageur, un conte des temps modernes.
- 10 La quête d'identité du héros du *Caire à corps perdu* de Khaled Osman (Vents d'ailleurs) est encore plus radicale mais tient aussi du conte, puisque, débarquant dans la capitale égyptienne après de longues années passées en Europe, le narrateur est soudain frappé

d'amnésie. La patronne et les hôtes de la pension populaire où il trouve refuge vont l'aider dans son enquête sur lui-même, au sein du joyeux chaos de la métropole et malgré la paranoïa du pouvoir de Moubarak. Parce que cet amnésique ne se souvient que des films, des poèmes et des romans qu'il a aimés, ce roman illustre l'adage : "La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié."

- 11 Plus sombre, très dense et superbement écrit, *L'Ampleur du saccage* de Katouar Harchi (Actes Sud) se présente comme un quatuor : quatre hommes diversement liés, et entravés par des secrets ou des promesses, vont faire le voyage de la France vers l'Algérie. Mais ce sont deux femmes, deux mères, qui motivent ce retour aux origines. Ce qui mine, domine, dans ce roman, c'est la frustration sexuelle et la violence faite aux femmes. Des thèmes que l'on retrouve dans l'Iran de Khomeiny tel que le décrit Chahdortt Djavann dans *Je ne suis pas celle que je suis*. Un texte prenant, étonnant, où alternent séances de psychanalyse hantées par un père aussi fou que fascinant et récit des démêlés amoureux d'une jeune Iranienne au pays des mollahs. De belles réflexions aussi sur la difficulté d'être soi quand on s'exprime dans une langue étrangère.
- 12 Les personnages de *Ces âmes chagrines* (Plon), le dernier roman de Léonora Miano, ne vont pas chez le psychanalyste pour retrouver l'estime de soi, mais Antoine et Maxime doivent faire la paix avec leur mère tombée dans la mendicité et assumer leur métissage en renouant avec leur pays d'origine, le Mboasu, une contrée imaginaire qui présente beaucoup de points communs avec le Cameroun natal de Léonora Miano.
- 13 Khadi Hane nous présente au contraire un Mali bien réel et bien pesant dans *Des fourmis plein la bouche* (Denoël), un roman où Khadîdja, mère démunie qui élève cinq enfants dans le quartier de Château-Rouge à Paris, doit se défendre sur tous les fronts : la communauté malienne lui reproche ses amours avec un Blanc et l'assistante sociale française la menace de lui retirer la garde de ses enfants. Ce livre révèle les difficultés inextricables dans lesquelles se débattent nombre de femmes immigrées, en mettant en cause tant l'Afrique que l'Europe.
- 14 Il faut sans doute venir d'ailleurs – Khadi Hane est sénégalaise – pour se permettre cette liberté de ton que l'on retrouve dans *Assommons les pauvres !* de Sumana Sinha (L'Olivier). Dans ce texte plein de colère sont présents tous les mensonges et les rêves avortés de l'expérience migratoire. Un jour, la narratrice d'origine indienne, comme l'auteure, se fait arrêter pour avoir fracassé une bouteille de vin sur la tête d'un immigré. Au commissariat, elle doit expliquer son geste : elle gagne sa vie comme interprète auprès des demandeurs d'asile, un travail insoutenable propice au sautage de plombs quand on sait que pour obtenir l'asile politique, les migrants doivent raconter une tout autre histoire que la leur, et qu'ils l'achètent souvent au passeur en même temps que leur aller simple. Alors, ils s'embrouillent, se contredisent et, selon l'humeur, malgré leur détresse, provoquent fous rires ou exaspération.
- 15 Jonas Woldemariam, jeune homme d'origine éthiopienne vivant à New York, travaille aussi temporairement avec les migrants dans le deuxième roman de Dinaw Mengestu, *Ce qu'on peut lire dans l'air* (Albin Michel). Il réécrit leurs récits de vie, les dramatise à souhait pour qu'ils correspondent aux critères d'accueil aux États-Unis, tout en essayant de revenir sur les pas de ses parents arrivés en Amérique au début des années 80. Dommage que ce roman subtil au "lyrisme mélancolique" ne puisse entrer dans notre sélection : il est traduit, très bien, de l'anglais, mais malheureusement, cette année encore, nous ne retenons que les œuvres écrites en français...

---

## NOTES

1. *La Mecque Phuket*, Saphia Azzedine (Léo Scheer), *Amours et aventures de Sindbad le Marin*, Salim Bachi (Gallimard), *Danbé*, Aya Cissoko & Marie Desplechin (Calmann-Lévy), *Samba pour la France*, Delphine Coulin (Seuil), *Celles qui attendent*, Fatou Diome (Flammarion), *Sympathie pour le fantôme*, Michaël Ferrier (Gallimard), *Blues pour Élise* (Léonora Miano (Plon), *Dès que tu meurs, appelle-moi*, Brigitte Paulino-Neto (Verticales).
  2. Voir la critique de Mustapha Harzoune dans *Hommes & Migrations*, n° 1291.
  3. Cf. l'interview de Michaël Ferrier que l'on peut écouter sur le site de la Cité à la rubrique "Hommes & Migrations".
  4. Nous ne parlons ici que des livres qui nous sont parvenus avant septembre. Nous prenons aussi en compte la "rentrée" de janvier avant d'arrêter notre sélection.
- 

## RÉSUMÉS

Le 26 mai, à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Michaël Ferrier recevait le prix littéraire de la Porte Dorée pour *Sympathie pour le fantôme*. Retour sur le lauréat de la sélection 2010-2011. Et premières impressions sur ce que nous réserve la rentrée de septembre.

## AUTEUR

ÉLISABETH LESNE

Responsable du prix littéraire de la Porte Dorée